

Avec une étonnante rapidité, elle apprit la théorie militaire et commanda les divers exercices avec une précision remarquable. Dès que les hommes furent suffisamment instruits, qu'ils connurent le maniement du chassepot, surent passer de la marche de flanc à la marche en bataille, pratiquer un peu l'école des tirailleurs, on entra en campagne. Elle partagea les travaux et les dangers de sa compagnie, ne mangeant qu'après avoir assuré la subsistance de ses hommes, partout aimée, estimée, honorée, et prit part à différents engagements où nos mobiles et nos francs-tireurs, qui voyaient le feu pour la première fois, se battirent honorablement contre des Allemands infiniment supérieurs en nombre.

Le général Ambert, dans ses récits militaires, fait d'elle le plus grand éloge :

“ Une femme, sous-lieutenant de la compagnie de Lamarche, Mlle Lix, dont toute l'armée a admiré le courage et le dévouement, applique un premier pansement sur la blessure du pauvre S... (brigade du général Dupré).

“ Le commandant Perrin, qui dans cette journée commandait la troisième colonne de gauche, s'exprime ainsi : On commença par engager les francs-tireurs de Neuilly, de Lamarche et du Jura dans la forêt de Saint-Benoît. Le commandant signala la courageuse conduite de la receveuse des postes, Mlle Lix, lieutenant de francs-tireurs de Lamarche. Elle faisait intrépidement le coup de feu. Sans mon intervention, elle aurait brûlé la cervelle à un officier du 32e, qu'elle avait vu se cacher dans un trou.”

Dans un autre occasion, son sang-froid fut remarquable. C'était à Langres. Les Prussiens, ivres de fureur et de haine, se rendirent un jour à l'ambulance et couchèrent en joue les blessés, puis les menacèrent de leurs baïonnettes en criant :

— A mort les francs-tireurs !

Le principal du collège intervint pour empêcher cette infamie, mais sans grand résultat. Tony Lix alors s'avance, et d'une voix ferme les apostrophe en langue allemande, les menaçant sans doute de représailles comme l'avait fait, auprès du général de Werder, l'éminent colonel Bourras, au nom des deux mille francs-tireurs de l'Est. Quoi qu'il en soit, les Allemands se retirèrent sans mettre leurs menaces à exécution.

L'Industrial alsacien du 14 décembre 1870 a inséré une belle lettre d'un franc-tireur, M. Lesney, qui vit Mlle Lix à l'œuvre et raconte comment elle ralliait les jeunes mobiles qui voulaient se débander lorsque les balles et les obus commençaient à pleuvoir dans leurs rangs :

— Allons, Messieurs, debout, disait-elle ; c'est la tête haute que les Français doivent saluer les balles prussiennes.

Et elle restait elle-même debout, le sabre à la main.

Le rôle des francs-tireurs des Vosges fut forcément restreint dans cette malheureuse guerre. Notre héros prit part à plusieurs engagements, et se distingua particulièrement au combat de la Bourgonce⁽²⁾ où son intrépidité et son dévouement la firent remarquer et lui valurent plus tard, en 1872, une médaille d'or de première classe et une croix de bronze des ambulances. M. de Charette, en 1874, lui envoya la médaille des zouaves pontificaux.

Mais cette vie de camp, ces stations sous bois, dans l'humidité, étaient trop pénibles pour une constitution déjà affaiblie. La santé d'Antoinette s'altéra sensiblement, et son ancienne blessure s'étant rouverte, non sans la faire beaucoup souffrir, elle dut rentrer chez elle et reprendre dans la vie un rôle moins belliqueux et moins accidenté. A vrai dire, après le combat de la Bourgonce, la compagnie de Lamarche fut fondue dans les troupes garibaldiennes, et Mlle Lix, qui a écrit : “ En Pologne, j'avais combattu pour une cause sainte, il est vrai, mais étrangère ; lorsque l'Alsace où je suis née fut menacée je n'avais plus le droit de m'abstenir ”, se retira.

Il y avait également des femmes dans l'armée de Garibaldi, et elles aussi portaient des galons ; mais là s'arrête leur ressemblance avec Mlle Lix, dont le souci constant fut le conserver une réputation irréprochable. Elle se consacra dès lors uniquement aux soins des blessés.

Pendant une dizaine d'années, la jeune femme continua de demeurer à Lamarche, très aimée, très considérée, mais aussi très remarquée par son aspect demi-masculin. Elle portait,

(2) Elle défendait, le 6 octobre, un défilé entre La Salle et Saint-Remy et se comportait comme d'ordinaire avec beaucoup de courage quand un escadron de dragons badois survint au grand galop de charge pour balayer le défilé ; mais les francs-tireurs, bien abrités derrière des rochers et des arbres, obstacles naturels, accueillent les cavaliers ennemis par un feu rapide qui met le désordre dans leurs rangs et les oblige à faire demi-tour.